

ANNIE LOISELLE

Tout ce
que j'aurais
voulu
te dire

ANNIE LOISELLE

Tout ce
que j'aurais
voulu
te dire

Roman

Stanké

Une société de Québecor Média

*À tous les amoureux impossibles,
qui n'ont pas pu aller au bout de leurs peines.
À Patrick, surtout, qui m'a rendu tous
les possibles que je voulais.*

« Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
Immanquablement je m'endors et j'y meurs.

Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches
Par bonds quitter cette chose pour celle-là
Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
C'est là sans appui que je me repose. »

Hector de Saint-Denys Garneau, « C'est là sans appui »,
Regards et jeux dans l'espace

Première partie

Éléna

Chapitre 1

Ce doit être le plus beau jour de ma vie. Le ciel est bleu, sans nuage, l'air est piquant comme il doit l'être en novembre, les invités sont souriants, chics à souhait. Ce sont, pour la plupart, des amis et des collègues de Maxime, quelques membres de la famille éloignée, aussi, que je connais à peine.

13

Ils attendent.

Ils m'attendent.

J'ai enfilé ma robe blanche de soie et de dentelle, maquillé en rouge ma bouche, qui prononcera le oui fatal dans quelques minutes. L'église est bondée. Tout a été bien organisé. On veut m'exhiber dans toute la splendeur de ma proche conjugalité, dans ce respect des normes établies qui ne me rejoint pas vraiment mais qui devrait pourtant me rendre fière de mes nouveaux acquis, de mon nouveau rôle.

J'ai vingt-deux ans et l'impression de devenir prisonnière.

J'écoute vaguement la cérémonie. J'en retiens le sourire immensément écrasant de

ma mère et le regard heureux de Maxime. C'est un homme correct mais je n'arrive pas à l'aimer comme je voudrais - comme je sais - aimer, enfin, comme j'ai aimé, avant lui.

Je dis oui parce qu'il me l'a demandé et qu'il serait impensable de refuser cette union logique banale, puisque j'ai déjà tout perdu de l'AUTRE. J'ai hâte que cette mascarade nuptiale soit terminée. Je ne m'y reconnais pas. Il n'y a rien qui me ressemble, ici.

14 Ma mère a toujours détesté Julien. Depuis le premier « Maman je te présente... », elle a espéré le « C'est fini, nous avons rompu ». C'est arrivé, et je suis certaine qu'au moment où elle m'a prise contre elle, ce jour-là, pour cacher ma tête triste contre sa consolante poitrine, elle a souri, imperceptiblement victorieuse.

C'était comme elle voulait.

Toute l'enfance, c'était comme elle voulait, d'ailleurs.

Elle s'appelle Ruth, ma mère. Elle s'était mal mariée, avec mon père qui travaillait tout le temps. Lui, même quand il ne travaillait pas pour de vrai, il disait à Ruth qu'il travaillait pour se débarrasser d'elle, pour voir ailleurs qu'elle. Il était comptable. Elle, elle agréait et maugréait contre lui. Elle aurait peut-être pu l'aimer s'il l'avait aimée en retour. J'ai toujours mal compris pourquoi il l'avait épousée. On fait tous des erreurs.

C'était un homme pratique, mon père. Il aimait les choses bien faites, dans l'ordre habituel, à l'heure prévue. De ce que je peux me souvenir, le souper était toujours prêt quand il rentrait du boulot. Maman me faisait manger avant, parce que j'avais trop faim et que je n'en pouvais plus d'attendre. Souvent, j'étais déjà couchée quand mes parents mangeaient à leur tour. J'entendais les ustensiles cogner contre les assiettes. Maman demandait :

« Tu as passé une bonne journée ? »

Papa répondait :

« Hum hum. »

Elle devait baisser la tête, qu'elle ne tenait jamais bien haute devant lui. Il demandait :

« Tu veux un peu de vin ?

– D'accord, un peu. Merci ! »

Il aurait pu y avoir, dans ce « Merci », tout le bonheur possible. Mais papa ne rendait pas les choses faciles.

« Je vais prendre mon dessert au salon, en écoutant les nouvelles. »

Il se levait et faisait comme il avait dit. J'entendais maman ramasser la vaisselle, remettre la cuisine toute propre parce que demain était une autre journée, identique à aujourd'hui avec cet homme dont elle aurait voulu tout mais qui ne lui offrait pas grand-chose, assez d'argent pour bien vivre, seulement. Assurément, ce n'était pas suffisant. Je ne l'ai pas bien connu, papa. Il a bien dû me lire une ou deux histoires, me disputer de temps en temps, mais je ne me souviens d'à peu près rien de lui. Je me l'imagine

très grand. À bien y penser, je le voyais probablement ainsi parce que j'étais très petite la dernière fois que je l'ai vu. J'aurais aimé le connaître. Je suis certaine que je l'aurais mieux compris que Ruth ne l'a fait.

Mon père était toujours parti. Ma mère ne l'attendait déjà plus, après un an de mariage, dès qu'elle m'a eue, moi, pour l'accompagner.

Il est décédé sans avertissement, d'une crise cardiaque, quand j'avais quatre ans. Après, je ne me suis souvenue de lui qu'à travers le mal que maman en disait. Rancune de l'abandon sans possibilité de retour.

Après la mort de papa, maman a fait des ménages pour ne pas gruger le montant de l'assurance-vie.

16

Ruth la rude.

Propre et économe jusqu'au bout des ongles.

Elle a balayé ce qui restait de lui dans nos vies. Il n'en est resté qu'elle et moi, dans une exclusivité pénible et anxieuse. Quand j'ai dit « Je vais épouser Maxime », Ruth m'a prise contre elle, encore. J'ai senti ses seins trop heureux s'écraser sur ma joue, et j'ai eu envie de repousser brusquement toute cette fierté qui ne me concernait pas. Je faisais le mariage qu'elle aurait voulu faire, avec un homme qui m'aimait plus que je ne le demandais. Elle était heureuse.

J'étais quoi? Déçue? Consternée?

Pas tant que ça, je crois.

Dépassionnée, quand même.

J'en ai toujours voulu à ma mère d'avoir trop souri, le jour de mes noces. J'aurais préféré

qu'elle pleure un peu avec moi, comme toutes les autres mères le font, le jour où leur fille unique et adorée quitte la maison.

C'était un peu avant le mariage. Julien m'avait appelée, en secret. J'ignore comment il avait eu notre nouveau numéro de téléphone, comment il avait su que j'étais seule dans la maison et que personne ne lui raccrocherait au nez. Je lui avais immédiatement annoncé que je vivrais avec Maxime pour toujours, que nous allions avoir un bébé dans quelque temps, qu'il n'y avait plus d'espoir, pour lui et moi. C'est certainement l'idée du bébé qui l'a désarçonné. Il n'aurait pas pu vivre avec un enfant ; il avait du mal à se supporter lui-même. Cerner que j'étais désormais deux, le bébé et moi, et que c'était plus qu'il ne pourrait jamais compter réglait une fois pour toutes notre séparation. Je me souviens de son silence assommant, à l'autre bout du fil, sa façon de me dire que j'étais stupide de le laisser tomber, d'une certaine manière, alors que nous nous étions tant promis. Je lui avais reproché :

« C'est toi qui m'as quittée. »

Il avait sombrement déclaré :

« C'est moi qui veux revenir, maintenant. »

C'était un retour impossible, trop chargé de mes remords et de ses rancunes. Il avait supplié, un peu fou :

« Dis-moi que tu l'aimes vraiment et je te laisserai tranquille pour toujours. »

D'abord, je m'étais tue. Mais il avait insisté.
« ALLEZ, DIS-LE ! » avait-il hurlé, sauvage, ravagé.

Alors, j'avais dit « Je l'aime » et je me suis imaginé que Julien avait tout de suite compris que je mentais un peu, que ce n'était pas comme avec lui. Il avait tout de même raccroché brusquement, sans au revoir ni adieu. Après, il n'a plus rappelé. J'ai cru que c'était définitivement terminé, pour lui.

Maxime pose une main sur la mienne. Il murmure :

18

« C'est le plus beau jour de ma vie. »

Je souris. Je dis :

« C'était un mariage réussi. »

Il m'embrasse avec tendresse et je l'embrasse en récompense. Je suis certainement la femme la plus méchante du monde parce que je m'apprête à le trahir par inertie jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Nous partons en voyage de noces. En première classe, bien sûr. Je ne mérite pas moins. Je bois du champagne dans l'avion, et bientôt la tête me tourne assez pour que j'oublie mes amours déçues. Je ris trop fort et j'ai un peu mal au cœur. Je pose ma tête lourde de désillusions sur l'épaule de mon mari tout frais et me laisse aller à dormir un peu, en attendant le soleil du Mexique, où nous retournerons d'ailleurs chaque automne par la suite, sans

changement envisageable, par pur éloge d'une fuite routinière et sans réel abandon.

Ainsi, je n'espère plus les vacances.

Les années passent trop lentement pour que je m'arrête à tout raconter. C'est un long fleuve tranquille que je traverse sans embarras, la tête sur les épaules et le cœur à la dérive, toujours, comme si cette vie n'était pas la mienne.

Je suis la femme de Maxime et la mère de nos filles.

Je suis la reine du foyer. Je renonce à ma carrière, qui ne m'intéresse pas, je m'abdique. Je n'ai plus besoin d'être moi-même, il me semble.

Pourtant, j'ai fait de belles études. Maxime dit qu'il gagne bien notre vie à lui seul, alors je n'ai pas besoin de travailler, sauf si j'en ai envie, bien sûr. Il ne m'empêcherait pas de faire ce que je veux, jamais, mais il y a les filles, et il y a Ruth, qui pense que les filles ont besoin de leur mère à la maison et, après, je n'arrive plus à savoir ce que je veux vraiment, je n'ai plus de motivation pour m'enfuir alors je reste, engluée à ma table de travail, à écrire des poèmes qui ne seront jamais publiés, à lire, à lire à n'en plus finir et à recommencer, des romans qui parlent de ce que j'aurais pu être si je n'avais pas été aussi... lâche.

Dix ans, quinze ans, vingt ans s'écoulent platement. Je suis encore avec Maxime, fidèle et inassouvie. Scellée et volcanique. Je crois

que je suis passée à côté de ce que j'aurais dû devenir mais j'évite de m'épancher sur de vains regrets. Je fais ce que je dois faire et je le fais bien, comme ma mère me l'a montré, pour ne pas décevoir mon gentil mari et les filles, parce que je les ai habitués à cette attention formidable que je donne à tous sauf à moi-même, à cette efficacité inébranlable qui réorganise leur monde comme je l'entends. Ils sont heureux. C'est généralement tout ce qui doit compter.

20 Maxime dit que Ruth vieillit, qu'elle perd ses cheveux, qu'elle perd aussi un peu le nord, parfois. Ça me fait du bien, cette dégénérescence du corps et de l'esprit qui libère les miens, mon corps et mon esprit. J'ai rompu avec ma mère. J'avais besoin de la fin de cette emprise sur moi. Ruth, elle, accepte la séparation sans broncher. Elle croit probablement que c'est Maxime qui doit décider, maintenant. Elle l'appelle « mon fils », et je me prends à imaginer qu'elle n'est que ma belle-mère et que je peux la haïr par intermittence, comme on s'érige contre sa belle-mère, de temps en temps. Stéréotype, quand tu nous tiens !

Maxime dit :

« Arrête d'accuser autant ta mère ! »

Paradoxalement, ça me calme de penser que lui, au moins, la défend, qu'elle n'est pas complètement seule.

Fille indigne je suis.

J'accuse, comme le font cruellement tous les enfants, mais je ne m'excuse pas. Plus maintenant.

Indigne et indignée.

Ma grande désolation est de ne pas avoir aimé convenablement tous ceux que j'aurais dû.

Comme si de rien n'était, j'ai quarante-deux ans.

La semaine dernière, chez le médecin, j'ai réalisé que j'ai pris de l'âge. Vulnérable. Il était accoudé sur son grand bureau de chêne, le médecin, il parlait et je n'étais pas certaine de bien comprendre tout ce qu'il me disait.

Je ne m'attendais pas à « ça ».

21

Sur le chemin du retour vers la maison, dans le rétroviseur intérieur de ma voiture, j'ai aperçu la repousse de mes cheveux. C'était à peine visible de loin, mais moi je voyais la mince trace de cheveux gris. J'ai décidé d'arrêter immédiatement à la pharmacie pour acheter une teinture.

J'ai teint mes cheveux en plein après-midi, sans même avoir fait les emplettes pour le repas du soir, frénétique et absorbée. Quand tout fut rincé, que mes cheveux furent secs et bien coiffés, je ne me suis pas sentie beaucoup mieux, mais j'ai imaginé que j'étais plus belle ainsi alors c'était correct, du dehors.

J'ai pensé à tout ce que je n'ai pas encore dit et je me suis mis les mots à la bouche. J'ai préparé le souper avec des restes. Dans les jours

qui ont suivi, j'ai fait semblant que tout allait de mieux en mieux, pour me réconforter. Ensuite, j'ai commencé à écrire, à écrire vraiment, je veux dire dans le but que ce tout soit lu un jour ou l'autre, d'un bout à l'autre, à écrire par peur de ne pas avoir suffisamment de temps, bien sûr.

J'ai eu besoin de partir d'ici, pour rompre en partie avec ce qui m'avait contrainte à ne pas penser à moi pendant toutes ces années.

J'ai laissé une note rapide pour Maxime sur la table de la cuisine :

Je ne veux pas être dérangée.

Je pars à la Maison du Lac pour deux semaines. Je t'expliquerai pourquoi, plus tard.

J'ai besoin d'être seule.

Je n'ai aucune réponse à tes questions - ni aux miennes - pour l'instant.

Mais je trouverai. Je sais que je trouverai.

J'ai signé : « Éléna Cohen. »

Ça m'a fait du bien d'inscrire mon nom sur un bout de papier, même chiffonné. On se fait trop souvent appeler maman à partir du moment où naissent les enfants. J'ai besoin de retrouver qui je suis maintenant. C'est ce qu'il y a de plus important au monde, pour l'instant.

Je roule les fenêtres ouvertes. Il fait beau.

Jane est née un jour comme aujourd'hui, à midi, en plein soleil, blonde comme ce n'est pas permis.

Je me mets à pleurer, de joie, du moins je crois, dès que je la tiens dans mes bras.

Si elle n'avait pas été aussi blonde, je n'aurais pas su tout de suite. Je n'ai jamais beaucoup cru en Dieu, mais là, avec Jane toute rouge et humide contre ma peau, j'ai eu envie de rendre gloire.

Un ange passe.

Il y a Ruth, avec Jane dans ses bras, grand-mère et divine.

« Elle est belle.

– Elle est blonde.

– Ça arrive, maman, ces choses-là. »

Ruth me rend mon bébé. Elle a les yeux secs, et moi, j'ai encore la sueur de l'accouchement collée au front. Ma fille pousse un petit cri, dépose sa bouche chaude sur mon sein.

L'amour, l'amour infini qui ne s'explique pas. Je ne comprends rien de ma mère, aux yeux taris.

Elle dit :

« J'espère que vous en ferez d'autres. »

Jalouse !

Je feins l'hésitation :

« Peut-être. On verra. »

J'aime la faire damner, comme quand j'avais dix-huit ans et Julien dans le corps.

Éléna Cohen va mourir.

Elle voudrait régler ses amours avant de partir. Elle veut revoir Julien malgré son mari, Maxime. Elle souhaite dévoiler à Jane, sa fille aînée, le secret de sa naissance. Pour une fois, elle veut aller au bout d'elle-même et de ses désirs, réparer ce qu'elle aurait dû reconstruire depuis longtemps.

L'amour est au cœur de cette histoire, cet amour particulier qui unit ou déchire les hommes et les femmes, cet amour infini qui déstabilise les relations mère-fille, qui s'adoucit dans le rapport grand-mère-petite-fille, puis, finalement, cet amour entre deux sœurs qui permet la réconciliation.



Née en 1976 à Saint-Eustache, Annie Loiseau détient une maîtrise en études littéraires. En 2003, elle publie un essai intitulé Les Affamées – Regards sur l'anorexie. Elle enseigne le français au secondaire et prépare une maîtrise en enseignement. Ce premier roman au procédé narratif savoureux raconte cinq facettes de la même histoire et est soutenu par un style magnifique, tout en finesse.